



PRIX DU
PRÉSIDENT
POUR LES JEUNES ÉCRIVAINS



À propos du prix

Le Prix du Président pour les jeunes écrivains a été lancé en 2015 pour célébrer les talents d'écriture des jeunes de l'Ontario. Chaque année, les élèves de la 7e - 12e années sont invités à soumettre leurs nouvelles et leurs essais personnels à ce concours d'écriture dans trois catégories:

7e - 8e année

9e - 10e année

11e - 12e année

Comité de sélection

Gwen Benaway est une poète publié. Elle a été gagnante du premier Prix du Président - jeunes auteurs (pour les auteurs publiés âgés de 18 à 30 ans) en 2014 pour sa collection de poésie *Ceremonies for the Dead*.

Michelle Douglas a été diplômée de l'université de Toronto et est enseignante du secondaire à Toronto depuis 2009. Elle a enseigné une variété de matières scolaires notamment l'anglais et l'éducation civique.

Erich Ko est étudiant du programme de comptabilité et de finances de l'université de Ryerson. Il a été huissier à l'Assemblée législative depuis 2012 et un agent de l'information qui dirigeant des visites et des programmes éducatifs à l'Assemblée législative depuis 2015.



2016-17 prix du président pour les jeunes écrivains

7e - 8e année

GAGNANTE

Elsa Davis - *Braise*

MENTION HONORABLE

Grace Glosnek - *Somnambule*

9e - 10e année

GAGNANTE

Kaitlyn Gardiner - *Une journée mémorable*

MENTION HONORABLE

Jillian Clasky - *Tsunami*

11e - 12e année

GAGNANTE

Phoebe Knight - *L'ouragan Zinfandel*

MENTION HONORABLE

Kendra Maynard - *Le fond de mon caractère*

GAGNANTE (7e - 8e année)

Elsa Davis

Braise

Braise regarda les flammes dévorer le monde autour d'elle. Pas encore, pensa-t-elle. Les incendies étaient chose courante dans son village, et tout serait rapidement réparé une fois que le brasier se serait éteint. Pourquoi, se demanda Braise, pourquoi nous entêtons-nous à construire un village en matériaux inflammables alors que les habitants ont le don de créer le feu et de se transformer en dragons? Peut-être...

« Braise, dépêche-toi! » lui cria son frère, Brandon. Elle changea. Sa colonne vertébrale s'allongea, une queue apparut; d'immenses ailes membraneuses noires jaillirent de ses omoplates. Ses bras et jambes se musclèrent, et son épine dorsale se hérissa de pointes tandis que son corps se couvrait d'écailles de jais. Déployant ses ailes, Braise prit son envol.

Elle alla rejoindre son frère, qui volait déjà sur place. « Il reste quelqu'un à l'intérieur? », lui demanda-t-elle. « Non, on a sorti tout le monde. Tu es la dernière. » Battant l'air, les deux dragons noirs filèrent vers la foule qui s'était rassemblée plus haut dans la montagne.

Braise s'accroupit près du petit tas de bois et de brindilles. Elle leva sa paume et se concentra. Feu, feu, feu, feu, FEU! Dans sa main, une petite flamme se mit à danser. Elle la versa délicatement sur la pile disposée par les villageois. Plus loin, Brandon plongeait les bras dans un autre feu pour mieux en entasser les branches.

Au-dessus de la clairière, une ombre rôdait. Observait, tandis que les villageois se préparaient à dormir autour de leurs nombreux feux dont l'éclat rouge orangé tranchait contre le sombre versant des montagnes.

Le frère et la sœur se couchèrent dos à dos : Braise face aux flammes, Brandon surveillant la forêt. Tandis qu'un sommeil intermittent gagnait Braise, des ombres obscures se détachèrent des arbres. Elles vinrent se pencher sur Brandon – qui s'était endormi –, s'emparèrent de lui et regagnèrent silencieusement les ténèbres avec leur fardeau.

Braise s'assit dès que les ombres eurent filé. Qui était-ce? Où avait-on emporté Brandon, et pourquoi? Sans s'arrêter pour y penser davantage, elle se leva, se faufila entre les villageois endormis et s'enfonça dans les bois. Sa décision était prise. Elle allait sauver son frère.

Braise retrouva rapidement la piste, un chemin clair de branches brisées et de traces dans la boue. Elle la suivit toute la nuit et poursuivit encore jusqu'en matinée avant d'enfin s'asseoir, épuisée, sur un rocher au bord d'un ruisseau.

Ces ombres vont beaucoup plus vite que je ne m'y attendais. Elles ont dû courir presque tout le chemin. Comment vais-je les rattraper?... Oh, c'est vrai. Elle but rapidement au ruisseau, engloutit une poignée de baies d'un arbuste qui poussait non loin, puis elle changea. La métamorphose se déroula normalement et sous peu, un grand dragon noir se mit à voler au ras des arbres.

La fatigue gagnait Braise et son humeur s'assombrissait. Le jour tirait à sa fin et le soleil commençait à disparaître sous l'horizon. Ces ombres ne pourraient-elles pas s'arrêter un moment? Peut-être faire un feu pour qu'elle les retrouve plus facilement?

C'est alors qu'elle aperçut, du coin de l'œil, une petite lueur dans le lointain. Presque invisible, sous les hauts pins.

Son cœur fit un bond et elle vira à gauche. Vers la lumière qui représentait son espoir et sa chance de sauver son frère.

Braise atterrit à bonne distance pour s'assurer qu'on ne la remarquerait pas. Elle reprit sa forme humaine et bondit à travers les arbres.

Derrière le tronc épais d'un vieux pin, Braise épia les ombres. L'une était plus petite que les autres : ce devait être Brandon. Les silhouettes, pelotonnées autour d'un bon feu, conversaient à voix basse. Le ciel s'assombrit et les étoiles se mirent à poindre. Les flammes baissèrent. Une à une, les silhouettes se couchèrent.

Attendant encore deux minutes après que la dernière se fut assoupie, Braise osa sortir de sa cachette pour s'avancer furtivement dans le cercle qu'illuminaient doucement les charbons incandescents. Elle se fraya un chemin en silence entre les formes endormies, les examinant avec soin jusqu'à ce qu'elle arrive à celle qui, elle en était sûre, était son frère.

« Brandon, souffla-t-elle en secouant légèrement son épaule, réveille-toi. Il faut partir. » Brandon se releva en se frottant les yeux, à moitié endormi, et regarda autour de lui jusqu'à ce que son regard errant s'arrête sur sa sœur.

« Braise?, demanda-t-il, confus.

— Chhhut. Viens, il faut qu'on s'en aille.

— Je viens », dit-il en se levant. Frère et sœur s'éloignèrent à pas de loup jusque dans les bois avant de s'arrêter.

« Qu'est-ce que tu fiches ici?, s'indigna Brandon.

— Je suis venue te sauver, répondit Braise, ravie de son sauvetage impeccable.

— Je n'ai pas besoin qu'on me sauve! Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai besoin qu'on me sauve?!

— TU T'ES FAIT KIDNAPPER!, s'emporta Braise, oubliant d'être discrète.

— ÇA NE VEUT PAS DIRE QUE J'AI BESOIN QU'ON ME SAUVE!, s'écria Brandon en retour.

— MAIS SI!

— MAIS NON!

— BIEN SÛR QUE SI!

— Pardon de vous interrompre, fit une troisième voix, mais vous parlez tous deux assez fort, et il y a des gens qui essaient de dormir ici. » Le duo se retourna pour regarder le nouvel arrivant.

C'était un homme de bonne taille – plus grand que Braise d'environ deux têtes; les cheveux brun foncé; la barbe courte, bien taillée; la voix suave : le genre de personne qui fait tout de suite bonne impression.

« Je ne crois pas que l'on se soit déjà rencontrés?, dit-il en regardant Braise. Je m'appelle Stéphan.

— Pardon pour le bruit, s'excusa Brandon. Voici ma sœur, Braise. Elle est venue me sauver.

— Retournons près du feu, proposa Stéphan. Je crois que nous lui devons une explication. »

Le soleil couronnait la cime des arbres lorsqu'ils regagnèrent le camp, lequel grouillait maintenant de gens affairés à cuisiner le déjeuner et à démonter le camp. Aussitôt, un petit homme trapu et grisonnant trotta jusqu'au trio.

— Vous voilà enfin! C'est le chaos ici! Léanora dit qu'elle va mourir si elle n'humecte pas ses branchies; Céléane a vu une souris et refuse de redescendre de son arbre; quant aux cuisiniers, ils n'arrivent pas à s'entendre entre des crêpes ou du gruau ce matin! Je ne sais plus quoi faire pour maintenir l'ordre dans ce camp!

— Du calme, Corumph, commanda Stéphan. Dit à Léanora qu'il y a un ruisseau juste derrière les arbres là-bas. Demande à Maaerdé d'essayer d'amadouer Céléane – tu sais comme il peut être persuasif. Et dit aux cuisiniers qu'ils n'ont qu'à faire les deux. »

Corumph ayant détalé pour exécuter ses ordres (et trouver des excuses pour ne pas avoir pensé à tout ça lui-même), Stéphan reprit : « Bon maintenant, je crois que nous te devons une explication, Braise. »

» La plupart de gens l'ignorent, mais il y a un temple assez près d'ici, et dans ce temple, il y a cinq pierres... Tu connais les éléments, n'est-ce pas?

— Le feu, l'eau, la terre et l'air, répondit Braise sans hésiter. Mais je ne savais pas qu'il y en avait un cinquième.

— La plupart des gens l'ignorent, même si c'est le plus important. Ce cinquième élément, c'est la magie, si tu veux savoir, mais nous n'avons qu'à nous soucier des quatre premiers. Pour chaque élément, il existe une pierre, et pour chaque pierre, un gardien. Tous les trente ans, un nouveau gardien doit être nommé – sauf dans le cas de la magie, pour laquelle il n'y a personne depuis plus d'une soixantaine d'années. Son gardien pourrait être quiconque possède de la magie, soit à peu près tout le monde. Nous avons abandonné les recherches il y a trente ans, car nous n'avons pu trouver la bonne personne. Nous avons emmené Brandon pour qu'il soit le gardien de la pierre du feu », conclut Stéphan.

Braise en avait la tête qui tournait. Elle respira un grand coup pour rassembler ses esprits. Mais avant qu'elle puisse poser la question qui lui brûlait les lèvres, Brandon la prit de vitesse.

« Est-ce que Braise peut venir avec nous?

— Je n'ai pas d'objection, conclut Stéphan après avoir bien réfléchi.

— SUPER! » À cette exclamation qui fit sursauter tout le camp, Brandon se rua dans les bras de sa sœur. « Ça ne serait pas pareil sans toi! »

Le déjeuner fut tout simple : des crêpes nature, du gruau chaud, et du miel pour sucrer le tout. Peu importe : Braise mangea avec appétit. Le repas terminé, le groupe se dispersa et Stéphan appela la nouvelle venue pour la présenter aux futurs gardiens.

En rang, les quatre candidats ne pouvaient être plus différents les uns des autres. Brandon, ses cheveux bruns perpétuellement en bataille, était assez grand parmi ses pairs, mais il paraissait petit à côté de la fille qui le flanquait.

Celle-ci avait les cheveux bleus, coupés court, et son teint tirait sur le turquoise. Braise reconnut immédiatement en elle la gardienne de l'eau – pas à cause de l'étrange couleur de ses cheveux, mais en raison des membranes

entre ses doigts et des branchies qui s'ouvraient sur ses joues, juste sous ses oreilles.

De l'autre côté de Brandon se tenait un garçon à l'air maussade et aux cheveux qui lui pendaient devant les yeux. Il manipulait quelque chose que Braise ne pouvait pas voir dans une main; l'autre main était tenue fermement par la dernière des quatre gardiens.

C'était une fille aux longs cheveux noirs, petite et effacée. Elle semblait nerveuse en présence d'une nouvelle personne.

« Voici Léanora, dit Stéphan en désignant la grande fille. Elle est notre gardienne de l'eau, et c'est aussi la seule ondine du camp. »

— Allô! fit l'intéressée. Sa voix était claire et pétillante; la situation avait l'air de l'emballer.

— Voici Maaerdé, poursuivit Stéphan en montrant le garçon renfrogné à côté de Brandon. C'est notre gardien de la terre.

— Bonjour, salua celui-ci de beaucoup moins bonne grâce que Léanora.

— Et voici Céléane, notre gardienne de l'air. »

— Salut », couina cette dernière.

Il y eut un bruissement dans les broussailles et Céléane écarquilla les yeux de terreur. Un fort vent se leva, transportant la poussière et fouettant les cheveux de Braise. Maaerdé se tourna vers la jeune fille et lui dit quelque chose que Braise n'arriva pas à saisir. Céléane respira profondément et le vent retomba. Avant que Braise ne puisse commenter l'étrange incident, Corumph fit irruption.

« Le camp est démonté et nous sommes prêts à partir, annonça-t-il à Stéphan. Si nous partons maintenant, nous arriverons au temple avant le dîner, alors si vous me permettez de vous interrompre : il est temps de se mettre en route. »

— C'est vrai, opina Stéphan en se retournant vers les autres. Trouvez-vous quelque chose à transporter et partons.

Comme Corumph l'avait estimé, le groupe parvint au temple quelques minutes avant midi. De taille modeste, le temple lui-même ne faisait que trois pièces, mais il y avait d'autres bâtiments non loin dans les bois. Toutes les constructions étaient faites d'une pierre verdâtre et entourées d'arbres et de sentiers sinueux.

Une fois la troupe installée et nourrie, Stéphan conduisit leur petit groupe de six dans le temple. Au centre de la pièce s'élevaient cinq piédestaux. Sur chacun reposait une pierre.

La première était de toute évidence la pierre du feu. Elle était rouge orangé, et la couleur dansait et vacillait comme les flammes que Braise tenait si souvent.

La suivante était celle de l'eau, déduit Braise : elle était bleu-vert et on pouvait presque voir des vagues se briser sur ses parois.

La pierre de l'air était bleue elle aussi, mais dans des tons pâles et vaporeux. Les couleurs tourbillonnaient à l'intérieur.

La pierre de la terre ne retint pas l'attention de Braise longtemps : elle était grise, tirant sur le noir, et ressemblait à un simple caillou. Son regard fut plutôt attiré par la cinquième pierre.

La pierre de la magie était magnifique : un maelström de toutes les couleurs imaginables (et même inimaginables), où miroitaient çà et là des étincelles scintillantes.

« Tu aimerais la prendre?, demanda Stéphan, interrompant sa rêverie.

— Je peux? fit-elle, ahurie.

— Bien sûr. » Il saisit délicatement la pierre et la lui tendit. « Il faut la prendre doucement, avec tes deux mains. » Précautionneusement, Braise accepta la pierre. Rien ne se passa. Tous dans la pièce exhalèrent le souffle qu'ils avaient retenu – tout le monde avait secrètement pensé qu'elle serait une gardienne.

Braise rendait la pierre à Stéphan lorsque Corumph surgit. Arrivant en trombe dans le cercle des piédestaux, il trébucha et, tentant de reprendre son équilibre, agrippa le bras de Braise.

Cette dernière vit, impuissante, la pierre lui glisser des doigts et chuter vers le sol. Le temps sembla ralentir. Brandon plongea. Les bras tendus, il attrapa la pierre. Une lumière éclatante en explosa. Le flash ne dura qu'une seconde puis s'atténua en une douce lueur palpitante. Tout le monde dévisagea Brandon.

« Je... vais m'en aller maintenant », marmonna Corumph, penaud, battant retraite vers la sortie.

— Incroyable, remarqua Stéphan après son départ, tout ce temps, je pensais que la pierre appelait Braise, alors que c'est toi qu'elle voulait!

— Qui est le gardien du feu alors?, demanda Maaerdé.

— C'est moi », déclara Braise.

Elle se rendit jusqu'à la pierre et, sans hésitation, la prit. Un flamboiement rouge orangé emplit la pièce avant de s'adoucir. Un par un, les trois autres gardiens saisirent leurs pierres; une par une, celles-ci brillèrent un instant puis se mirent à luire doucement.

« Bienvenue dans votre nouvelle vie », les félicita Stéphan. Tous rayonnèrent de bonheur, mais personne aussi vivement que Braise.

MENTION HONORABLE (7e - 8e année)

Grace Glosnek

Somnambule

Parfois, je me sens en guerre contre moi-même.

Tout le monde a de bonnes et de mauvaises journées. Moi, j'ai tendance à en avoir plus de mauvaises que de bonnes. Je repousse les gens autour de moi alors que tout ce qu'il me faudrait, c'est un câlin et les mots « Tout va bien aller ». J'en ai besoin, sauf que je n'ose jamais demander de l'aide puisqu'il n'y a personne à qui m'adresser. Enfin, personne qui m'écouterait. L'idée de révéler mon terrible secret à mes proches est aussi terrifiante que les cauchemars eux-mêmes. J'ai peur qu'une fois ma vérité éventée, les choses ne soient plus jamais comme avant, et que je perdrai tout. Il n'y aura alors plus personne avec moi. Comme cette nuit là.

Il faisait froid et sombre, je me sentais sans vie. Je voulais crier que j'allais bien, mais aucun mot ne franchissait mes lèvres frémissantes. J'ai essayé de pleurer, mais mes yeux étaient figés par la peur. L'inquiétude sur le visage familial de ma mère était indescriptible, et restera à jamais marquée dans ma mémoire. Mon esprit et mon corps ne s'accordaient plus. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Je n'avais jamais vécu une telle chose auparavant.

Cela faisait des années que j'avais des crises de panique. La nuit, je faisais tout sauf dormir. Je savais déjà que j'étais somnambule, mais marcher et parler dans mon sommeil, c'était normal pour moi. Malheureusement, ça a empiré; j'ai commencé à sangloter, à me débattre et à pousser des cris en dormant. Au matin, je ne comprenais pas pourquoi j'avais le visage rouge et bouffi. Après trop de nuits perturbantes, j'en ai eu assez. J'avais l'impression d'avoir toute ma raison, mais je savais qu'il y avait quelque chose de sombre en moi qui causait ces crises, et c'était suffisant pour me convaincre que j'étais peut-être en train de perdre la boule.

Bien des gens ont l'air parfaits, vus comme ça, mais c'est simplement parce qu'ils ne vous montrent que leur bon côté, ou l'image qu'ils veulent se donner. Les Japonais disent qu'on a trois visages; le premier est celui que l'on présente au reste du monde; le deuxième, celui que l'on montre à nos parents et amis proches; et le troisième, celui que l'on garde pour soi. C'est derrière ce troisième visage que l'on dissimule nos secrets les plus sombres et intimes.

La seule personne qui les connaissait, mes secrets les plus sombres et intimes, c'était ma mère. C'est elle qui se ruait dans ma chambre pour me demander d'une voix anxieuse si j'allais bien ou si j'étais en train de faire une crise. Elle essayait tant bien que mal de me réconforter, comme toute mère avec son enfant. S'il y avait eu un incident la nuit d'avant, elle ne me laissait jamais voir à quel point ça l'avait secouée, mais je pouvais lire la terreur dans ses yeux et déduire que c'était encore arrivé. Parfois, je me sentais plus mal pour elle que pour moi. Mais cette nuit là, tout a changé. Cette fois, ce n'était pas ma mère que je plaignais. Cette fois, c'était moi.

Ce jour-là, tout avait été normal, jusqu'à l'heure du coucher. En m'étendant sur mes couvertures, j'ai tout de suite plongé dans un profond sommeil, comme dans une transe. Tard dans la nuit, ma porte s'est lentement ouverte en grinçant. La silhouette dans l'embrasure m'était familière. C'était ma mère qui se tenait là, me demandant d'une voix faible si j'allais bien. J'ai essayé de répondre, mais quelque chose n'allait pas. Tout paraissait normal, sauf que je ne pouvais ni parler, ni bouger, et que j'assistais à la scène d'un angle de vue impossible. J'ai cru alors que je voyais ma mère en train de trouver mon corps sans vie. J'ai cependant pris conscience que ce n'était pas réel. C'était un cauchemar qui avait dérapé. Intérieurement, j'ai commencé à pleurer et à hurler sans pouvoir m'arrêter, et les voix dans ma tête se sont simplement mises à rire et à se moquer de moi.

Quand on se voit soi-même sans vie, on comprend que ça ne va pas. Lorsqu'on se fait demander si tout va bien, on répond machinalement que oui, mais un jour, on finit par se rendre compte qu'on ne va pas bien et qu'on aurait dû être honnête non seulement avec la personne qui pose la question, mais aussi avec soi-même. Je ne peux comparer ce qui m'est arrivé cette nuit-là qu'avec une possession par un fantôme. Celui-ci s'empare de votre corps et vous lui cédez.

Impuissant, vous laissez les petites voix dans votre tête sauter sur l'occasion de vous mettre en pièces. C'est leur chance de vous faire sentir bon à rien, et justifier vos soupçons d'être en train de devenir fou. Elles vous disent que vous êtes une loque. Votre propre mère vous pense malade. Un jour, vous ne vous réveillerez pas, et une fois que les gens sauront la vérité sur vous, vous serez seul pour toujours. Les voix ne se tairont pas tant qu'elles ne vous auront pas convaincu. Elles ne vous laisseront jamais oublier ce qui s'est passé, et le démon en vous non plus. C'est comme si tout ce que je tentais pour mettre fin à ma douleur et à ma souffrance atroces ne faisait qu'empirer les choses. Graduellement, les voix sont devenues plus fortes; les pensées, plus ignobles. Cette nuit-là, à ma grande honte, j'ai finalement cédé à l'assaut des voix en commençant à admettre qu'elles avaient peut-être raison.

Je dors mieux maintenant, mais je ne suis pas encore au mieux de ma forme. Je ne fais plus de cauchemars, mais à la place, je souffre de pure anxiété. Je crains que les voix et les crises ne reprennent de plus belle, mais je sais qu'un jour, j'aurai le courage d'y faire face, car je suis maître de ma personne. J'ignore toujours si ce que j'ai vécu cette nuit-là était un cauchemar, ou si c'est mon esprit qui me jouait encore des tours.

On dit qu'il ne faut jamais réveiller un somnambule, mais c'est un mythe. Si ma famille avait été là pour me tirer de ma crise de somnambulisme cette nuit fatidique, peut-être, je dis bien peut-être, que rien de tout cela ne serait arrivé. Tout aurait pu être différent. Cette expérience hors de mon corps me hante encore, car je dors encore dans le même lit, dans la même position, et j'ai peur qu'un jour le cauchemar devienne réalité. Certains jours, je n'ai nul pire ennemi que moi-même.

Je suis en guerre contre moi-même.

GAGNANTE (9e -10e année)

Kaitlyn Gardiner

Une journée mémorable

Je m'appelle Abigail Meoquanee. Abby, pour les intimes. Ma mère me manque tellement. Elle s'est enrôlée dans l'armée canadienne il y a bien des années, sans que personne le lui demande.

Nous vivons dans une communauté autochtone du Nord de l'Ontario. C'est le seul lieu où je me sente chez moi, et je ne peux pas m'imaginer vivre ailleurs. À Noël, ma mère est de nouveau partie. Elle est allée vivre dans une base militaire au Manitoba, où elle est médecin militaire. Selon elle, aucune carrière n'est plus enrichissante ni plus stimulante que de servir dans les forces armées de notre pays. Seules 10 000 Canadiennes et seuls 1 200 membres des Premières Nations en font autant. Ma mère est une sorte d'héroïne par chez nous.

Même si elle fait son travail avec fierté, ma mère s'inquiète à l'idée de quitter les membres de sa famille, surtout moi. En mai, elle a été déployée dans un autre pays, où elle soigne des enfants dans un camp de réfugiés. Elle m'écrit souvent, et je dors avec ses dernières lettres sous l'oreiller. Il y a des timbres étranges sur certaines des enveloppes. Ma mère dit qu'elle sera de retour l'été prochain, juste à temps pour ma rentrée au secondaire.

Pour l'instant, je vis avec mon père et ma grand-maman. Je suis enfant unique. Mon père n'est pas le meilleur des cuistots, car c'est toujours ma mère qui faisait à manger chez nous. Depuis son départ, nous mangeons surtout des bâtonnets de poisson congelés. Dans notre coin, il est difficile de faire pousser des fruits et des légumes, à cause du climat, mais parfois, nous en avons. J'aimais bien les bâtonnets de poisson avant, mais là, j'en ai assez. J'ai l'eau à la bouche rien qu'à penser aux bons plats de ma mère. Je ne sais pas comment en parler à mon père sans le blesser, alors je ne dis rien. Aujourd'hui, c'est mon anniversaire. Ma grand-maman dit qu'elle va me faire un gâteau au chocolat ce soir pour fêter ça. Je n'en ai pas mangé depuis que ma mère est partie.

« RÉVEILLE-TOI, ABBY, TU VAS ÊTRE EN RETARD À L'ÉCOLE », crie mon père depuis la cuisine. J'étais déjà réveillée. Je regardais la carte que ma mère m'avait donnée l'année dernière. On y voit un chiot mignon qui ressemble à mon bébé chien Alasia et qui danse sur deux pattes en tenant des ballons. Presque tout le monde a un chien dans notre village. Dans la carte, c'est signé : « Je t'aime pour toujours, ta Wiyanga », avec de petits cœurs tout autour. Je replace soigneusement la carte sur ma commode.

En moins de deux, j'enfile ma robe rouge spéciale pour l'occasion. Mon père dit que c'est sa préférée, parce qu'elle va à merveille avec mes yeux noisette et mes longs cheveux foncés. Le coquelicot de l'année dernière y est toujours épinglé. Je cours vers la cuisine, où je verse des Cheerios et du lait dans un bol. « Dépêche-toi », m'ordonne papa. Le bol me glisse des mains et va se briser par terre. « Je m'excuse, papa », dis-je en sentant aussitôt les larmes me monter aux yeux. « Ne t'excuse pas, contente-toi de ramasser », me répond-il.

Il y a déjà beaucoup de neige en ce 11 novembre, et ça me ralentit pour me rendre à l'école. Je suis un peu en retard. Je n'ai qu'une pensée : arriver en classe rapidement.

Je file à toute allure dans le couloir, et puis PAF, ma grosse reliure à anneaux tombe de mon sac à dos et s'écrase sur le plancher. Mes notes sont tout éparpillées. « Encore ma fermeture éclair! », lancé-je d'une voix forte. Mais personne pour m'aider dans les parages. Maintenant, je suis vraiment en retard.

Quand j'arrive dans la porte de ma classe, tous les yeux se braquent sur moi. De toute évidence, j'ai interrompu le cours. Après m'avoir dévisagée, M. Matari, mon professeur, se retourne vers les autres élèves : « Alors, comme je

le disais... Nous nous rendrons bientôt au rassemblement du jour du Souvenir. »

J'accroche mon vieux sac à dos à la fermeture éclair brisée, cadeau de fête de ma mère l'an dernier. On entend alors la voix de la directrice, Mme Kittiewinnie, dans l'interphone : « Les élèves de la première à la sixième année sont priés de se rendre au gymnase maintenant. » Quelques instants plus tard, j'entends des élèves s'agiter et parler bruyamment. C'est incroyable! Ne comprennent-ils pas le sens du Souvenir?

« Oh! et bonne fête, Abby! », me dit mon professeur. Et toute la classe d'entonner la chanson de circonstance. « Merci », réponds-je doucement. Puis, la voix de Mme Kittiewinnie résonne de nouveau : « Les élèves de la septième à la dixième année sont maintenant priés de se rendre à notre présentation spéciale du jour du Souvenir. Nous allons commencer bientôt. »

Je m'assois sur le plancher froid du gymnase, à côté de ma meilleure amie, Skylar. On nous demande ensuite de nous lever pour l'Ô Canada. Ma fierté est si intense, en cette journée spéciale, que je chante un peu trop fort. Quelques camarades se retournent pour me regarder. Je leur souris en chantant les dernières notes de notre hymne national. Nous nous rassoyons, et les lumières s'éteignent pour le diaporama.

Une musique solennelle se met à jouer, et des images de croix et de coquelicots sont projetées sur le grand écran. Je touche délicatement le doux coquelicot sur ma robe. L'écran présente des photos et des noms de soldats tués en temps de guerre. Je voudrais que nous soyons tous hors de danger, que nous vivions en paix. Je pense à ma mère, et je me mets à pleurer doucement. Skylar me regarde. « Ça va aller, elle va t'appeler ce soir », me chuchote-t-elle avant de me prendre dans ses bras. Le diaporama terminé, nous observons un moment de silence.

Mme Kittiewinnie s'avance jusqu'à l'estrade. « Abigail Meoquanee aurait-elle l'obligeance de monter sur la scène? » Mes yeux s'écarrillent. Skylar et moi échangeons un regard. Nous sommes toutes deux surprises. Elle serre ma main très fort, puis je la quitte. Je traverse nerveusement la foule d'élèves, en passant devant les tables où, le long du mur, ont été disposés de vieux objets, comme des boutons de cuivre et des médailles ternies mais sans doute jadis reluisantes. C'est M. Matari qui a apporté ces témoins du passé pour les montrer aux élèves en ce jour du Souvenir.

À l'avant du gymnase sont fièrement arborés les drapeaux canadien et ontarien, flanqués de l'habituel drapeau des Premières Nations. En montant les quatre marches menant à la scène, je ressens lourdement tout le poids de mon corps. Je n'aime pas me trouver devant de grosses foules. En ce moment, tout le monde m'observe sans rien dire.

Encore émue par le diaporama, j'essuie mes larmes d'un petit geste rapide. Mes camarades peuvent-ils me comprendre? Comprendre la réalité d'un enfant dont l'un des parents fait partie des Forces armées canadiennes? Les lourds rideaux bleus de la scène s'entrouvrent. À mon grand étonnement, j'aperçois alors ma mère, en uniforme d'officière. Elle marche vers moi. Comment est-ce possible? Elle est encore à l'étranger. Mais elle approche, et je vois bien que ce n'est pas un rêve! Je me jette dans ses bras pendant qu'elle pose un genou au sol, et je me mets à pleurer. « Je t'aime, maman! »

La foule éclate en un violent tonnerre d'applaudissements et de cris. Pendant un moment, je me rappelle la première fois où ma mère est revenue à la maison. J'étais alors à la maternelle; je ne pouvais pas tout comprendre. Maintenant que je suis plus vieille, je suis capable d'accepter le dévouement pour le maintien de la paix dont font preuve ma mère et tant d'autres. « Je t'aime aussi! » Je continue de pleurer et la joie inonde mon cœur. Je ne veux pas relâcher mon étreinte. « Bonne fête! », me murmure ma mère à l'oreille.

C'est une journée que je n'oublierai jamais!

MENTION HONORABLE (9e-10e année)

Jillian Clasky

Tsunami

29 juin, 7 h 38

Plus que 24 heures, 22 minutes

Les rêves sont paisibles. Dans mes rêves, je sens les vagues me fouetter, m'aspirer dans le courant, pendant que mes pieds tracent des sillons dans le sable. Elles m'emmènent loin de tout. Loin de la terre ferme, car cette fermeté m'étouffe. Loin du regard des autres, car tout ce que j'y vois jamais, c'est de la pitié. Loin des angoisses, loin du stress et des lambeaux de ma vie. Tout ce qui reste, c'est l'océan et moi.

Mais je finis toujours par me réveiller. Et le jour? C'est là que frappent les tsunamis.

Mes yeux s'ouvrent; je me lève, chancelante, et je barre la porte de la salle de bain. La fille que me renvoie le miroir, c'est moi, sauf que ce n'est pas moi : elle a les traits tirés, les yeux rougis, et ses cheveux auburn sont en broussaille. Je ferme les yeux, car ça fait mal de voir ne serait-ce qu'un instant ce que je suis devenue.

Je tire le rideau de douche et je tourne la poignée. Le jet d'eau est assez bruyant pour couvrir les autres bruits de la maison, mais les voix dans ma tête retentissent encore plus fort.

Plus qu'une journée avant que la vie de ma sœur ne soit ruinée pour toujours.

Et plus qu'un jour pour empêcher que cela se produise.

29 juin, 10 h 43

Plus que 21 heures, 17 minutes

Avant, je ne pensais pas qu'il était légal de détenir un suspect jusqu'à son procès. J'avais tort.

Il a suffi d'un mois de prison pour détruire Ariella. Ce n'est pas qu'elle était d'une parfaite innocence avant — elle a fait son lot d'erreurs –, mais elle n'a jamais eu la fibre d'une meurtrière, et qu'on la voie ainsi, comme une personne capable d'enlever la vie d'un autre être humain, ça a brisé quelque chose en elle. Ses yeux sont toujours du même bleu cobalt, des yeux clairs et renversants que je lui ai toujours enviés, mais ils semblent maintenant hantés, cernés et voilés par la peur. Et même si elle est mon aînée d'un an, Ariella paraît toute petite, toute frêle derrière les murs d'un gris morne et les barreaux de métal.

Malgré tout, elle arrive à pincer les lèvres en un sourire en me voyant arriver.

« J'ai des lettres de quelques-uns de tes amis, lui dis-je, et papa et maman passeront cet après-midi avec l'avocate afin de tout préparer pour demain.

— Merci, Bri. Il y a du nouveau? » me demande-t-elle, même si elle sait bien que c'est peine perdue.

« Nous faisons notre possible. Je te jure, tout notre possible, Ari. Mais non, rien encore. » Ça me déchire de lui dire ça, car peu importe ce que je peux bien raconter, nous savons toutes deux qu'il n'y a plus grand espoir.

Ariella ferme les yeux, expire. « Tout est de la faute de Valérie. Si elle ne m'avait pas livrée à la police pour un crime que je n'ai pas commis, parce qu'elle aurait vu mes cheveux de loin – bon Dieu, ils appellent ça une preuve? Le fait qu'elle aurait reconnu mes cheveux parce qu'ils sont auburn, une couleur si laide et tellement rare... »

Je tressaillis. Une idée prend forme dans mon esprit : je l'admets, elle est peut-être audacieuse, mais plausible, certainement plausible. Du moins, plausible du point de vue d'une personne étrangère à l'affaire. « Ari, dis-je dans un souffle, et si... »

Elle lève les yeux vers moi. « Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

— Et si c'était elle ? Et si c'était Valérie ? »

29 juin, 15 h 13

Plus que 16 heures, 47 minutes

La popularité ne se mesure pas en termes absolus à notre école, le concept est plus abstrait, mais on peut dire sans se tromper que Valérie Meyer est populaire. Et cette réalité, combinée à la richesse apparemment infinie de ses parents, se traduit par le pouvoir. Valérie peut faire de la vie de quiconque un enfer si l'envie lui en prend. Et c'est justement ce qu'elle a fait pour ma sœur.

C'est peu dire que j'ai peur en suivant le chemin dallé qui monte vers la villa des Meyer. Ce n'est pas Valérie elle-même que je crains, pas exactement, mais plutôt ce qu'elle va me faire si elle réalise le coup que je vais tenter : l'accuser d'un meurtre dont je suis assez à peu près certaine qu'elle n'est pas l'auteure.

Mais peu importe ce que je crois. L'important, c'est ce que le juge va croire.

J'appuie sur le bouton d'enregistrement de mon téléphone avant de soulever le heurtoir. Le métal travaillé est froid sous ma main. Je retiens mon souffle en l'abattant. Le choc métallique me semble résonner pendant des heures, mais j'entends finalement des pas qui approchent, le clic d'un loquet, et me voilà soudain en face d'une adolescente aux cheveux blond platine, une grimace tordant ses lèvres rouge cerise.

« Brianna Scott. Je peux savoir ce que tu fais chez moi ? » Le ton de Valérie est coupant, mais mesuré.

— Valérie. Contente de te voir. » Je respire profondément avant de continuer, mais Valérie me coupe la parole : « Cesse les balivernes et viens-en au but. J'ai autre chose à faire.

— Quoi, tu as une autre meilleure amie à accuser de meurtre peut-être ? » Je ne peux pas m'en empêcher, même si je sais que ce genre d'agressivité ne me mènera à rien.

— Tu ne sais rien de moi. » Sa voix tremble légèrement, mais son visage est de marbre. « Et il me semble que tu ne connais pas ta sœur adorée non plus. Je parie que tu ne sais pas qu'elle et Ben n'étaient pas le couple parfait que tout le monde croyait. Je parie que tu ignores à quel point il la maltraitait. Elle était prise au piège, Brianna. Elle est la seule personne à avoir un motif. »

Elle semble penser que ses propos allaient me surprendre. Eh bien non : c'est moi qui ai mis de la glace sur les bleus d'Ariella, moi qui ai pansé ses blessures, soir après soir dans les semaines qui ont précédé la mort de son copain. Je l'ai suppliée encore et encore de le dénoncer, mais elle a refusé. Elle disait que Ben vivait une mauvaise passe, que tout allait s'arranger. C'est drôle comme l'amour peut nous rendre aveugles.

« Si c'est vrai, si le tuer était sa seule porte de sortie, alors pourquoi l'avoir trahie ? Ce n'est pas de la justice. C'est de la cruauté.

— Peu importe à quel point Ben était horrible, ça ne change rien, répond Valérie à mi-voix. C'est un meurtre. C'est tuer un autre être humain. Tu ne comprends rien à la justice, Brianna, tu n'as que ta notion tordue de la loyauté. Et tu refuses d'admettre ce que tu sais, quelque part au fond de toi. »
Peut-être que la loyauté est plus importante que la justice, pensé-je tout bas.

Mais tout haut, je dis simplement : « Et toi ? » Comme elle me regarde simplement, confuse, je poursuis : « Tu dis

avoir vu Ariella pousser Ben. Mais est-ce que c'est vrai? Après tout, toi aussi, tu étais proche de lui — quoique jamais autant qu'Ari... Où étais-tu vraiment cette nuit-là? »

Valérie fige; ses lèvres se serrent pour ne plus former qu'un pli. « Est-ce que tu m'accuses, moi, finit-elle par grincer, lentement, son ton lourd de menace, d'avoir assassiné Ben Ashton? Par vengeance mesquine?

— Non, je...

— Fiche le camp de chez moi. » Et sur ce, elle me claque la porte au nez, mais j'ai le temps de remarquer que, bien qu'elle ait relevé le menton, elle tremble.

29 juin, 17 h 29

Plus que 14 heures, 31 minutes

J'ai abandonné.

Depuis un mois, c'est la folie : c'est enquête sur enquête, rencontres d'une kyrielle d'avocats, interminables nuits où la peur chasse le sommeil. Et tout cela n'aura mené à rien : Ariella sera déclarée coupable demain. Toutes les preuves vont dans ce sens. Elle n'aura jamais d'avenir, elle ne sera jamais heureuse, et Dieu sait si elle sera même encore humaine lorsqu'elle sera libérée. Il n'y a plus rien à faire, sauf prier.

Je descends, pieds nus, l'escarpement rocheux près du quai. J'ai l'esprit ailleurs; je remarque à peine les arêtes aiguës des pierres. L'eau salée qui m'enveloppe me fait du bien, mais pas assez. La nage ne me permet plus de fuir, pas lorsque je suis éveillée. C'est toujours ici que je viens, car même si le haut de la falaise est un coin populaire pour les jeunes du coin, la zone ombragée à son pied est cachée du reste du monde. C'est aussi, semble-t-il, le lieu idéal pour commettre un meurtre. Le corps a été retiré et le reste des preuves, emporté par les vagues, mais je ne peux regarder les rochers sans m'imaginer Ben en pleine chute, sans entendre le craquement de son échine qui se brise, sans voir son sang souiller les eaux normalement cristallines.

Mais surtout, je ne peux m'empêcher de revoir le visage d'Ariella lorsque notre famille et celle de Ben sont arrivées aux rochers le lendemain, dans un brouillard de deuil et d'agents de police. Je me rappelle ses yeux écarquillés, son souffle coupé, son choc trop grand pour que ne viennent les larmes.

Et aussi, tandis que je fends les flots, je me rappelle son soulagement coupable, l'expression de son regard comme au réveil d'un cauchemar.

La première fois qu'Ariella m'a avoué, pour Ben, elle m'a montré l'hématome violacé qui jurait contre son omoplate. Le choc m'a laissée pantoise. Et quand je lui ai dit qu'elle devait le dénoncer, elle a refusé. « Je ne veux pas lui faire de mal! » protestait-elle toujours, en larmes, et à chaque fois, je ne pouvais que la dévisager, incrédule. « C'est lui qui te fait du mal, Ari », lui répétais-je encore et encore, en pressant de la glace contre sa peau délicate et meurtrie. « Il ne mérite rien de moins. »

Et Ariella de répondre : « Ça devait être un accident... c'est ma faute... il s'est juste laissé emporter, Bri... »

À chaque bleu, à chaque écorchure, à chaque goutte de sang qu'il tirait du corps d'Ariella, je devenais plus farouchement protectrice de ma grande sœur. La fureur qui grondait dans mes veines était puissante, irrépressible; je voulais faire mal à Ben, le voir souffrir comme il faisait souffrir Ariella.

Il doit y avoir une issue, et soudainement, je l'entrevois. Ariella n'est pas la seule fille aux cheveux auburn qui avait une dent contre Ben. Je repars en faisant mes adieux à la mer, à ses vagues miroitantes sous le soleil et au bruit familial du ressac, puis j'inspire une goulée d'air salin qui devra me durer pour les années à venir.

Au moins, l'océan sera toujours là dans mes rêves.

30 juin, 1 h 32

Plus que 6 heures, 28 minutes

Cette nuit-là, mes rêves sont des cauchemars.

30 juin, 8 h

Plus que 0 heure, 0 minute

« L'affaire d'aujourd'hui concerne le meurtre de Benjamin Henry Ashton. »

Le juge s'exprime sans détour ni émotion, et lorsqu'il désigne ma sœur – « Ariella Béatrice Scott » – en tant que suspecte, j'ai envie plus que tout de crier ou de courir jusqu'à elle pour la serrer dans mes bras, mais je dois me contenter de rester assise et de regarder.

Je regarde la première déclaration d'ouverture être prononcée. Le visage d'Ariella est grave, mais elle paraît déterminée – parce qu'elle sait qu'elle n'a pratiquement aucune chance d'être acquittée, mais qu'elle ose toujours espérer.

Je regarde le procureur annoncer à la cour que ma sœur est une meurtrière.

Je regarde Valérie témoigner contre sa meilleure amie. Elle a relevé ses cheveux en un chignon impeccable et porte une tenue sobre et professionnelle, mais je peux voir les taches de mascara sous ses yeux.

Je regarde la preuve nous être présentée, soigneusement montée de façon à dépeindre ma sœur sous le pire jour possible.

Je regarde Ariella battre des paupières tandis que son avocate, résignée, conclut son plaidoyer. Ma mère m'ennuie et je sens ses larmes à travers mon mince cardigan. L'atmosphère de la pièce se fait de plus en plus funeste.

Je regarde le jury délibérer, redoutant le verdict même si j'en connais déjà la teneur. Nous le savons tous.

Je regarde ma sœur être reconnue coupable de meurtre.

« Non! » Ce cri fige tout le monde dans la pièce, et cela me prend un moment pour réaliser qu'il sort de ma propre gorge. « Vous ne pouvez pas la déclarer coupable. Ce n'est pas elle qui l'a tué! Je sais qui est vraiment coupable! »

Tous les regards se braquent sur moi. Les mains tremblantes, le cœur lourd, je déclare haut et fort : « C'est moi! »

Ariella ouvre des yeux immenses. « Bri, non.

— C'est moi qui ai tué Ben Ashton. »

Je ne sais pas si c'est ça ou non, la justice, mais cela importe peu maintenant, puisqu'elle est libre.

Ariella est libre.

GAGNANTE (11e -12e année)

Phoebe Knight

L'ouragan Zinfandel

Ma mère, malgré son refus de le reconnaître, est toujours la fille de sa mère. Pour cette raison, les douze premiers soupers de Noël de ma vie eurent lieu chez moi. En vérité, je pense que ma mère raffolait de l'énergique gérance d'estrade de ma grand-mère et des éloges qu'elle recevait en tant que cuisinière, ou du moins sentait-elle qu'elle était censée y prendre plaisir. Mais si par malheur devait survenir un imprévu aussi banal qu'une poire à jus égarée, la soirée entière, aux yeux de ma mère (et de ma grand-mère) était gâchée.

Mon cinquième Noël s'avéra particulièrement mémorable, c'est le moins qu'on puisse dire. Comme si la pression n'était pas déjà assez forte, nous hébergions mes grands-parents maternels. Ma mère était la première de la maisonnée à s'être levée, ce qui est tout un exploit quand on célèbre Noël avec deux enfants de moins de 10 ans. Tout au long de la journée flottaient dans la maison des arômes typiquement noëliens de peau de dinde croustillante et d'aiguilles de sapin que mon père balayait sous le tapis, histoire d'éviter de monter du sous-sol notre monstre d'aspirateur.

Le reste de la famille commença à se pointer vers 18 h. Par notre grosse porte en chêne se traînèrent ainsi mon autre paire de grands-parents (le contraste était assez frappant entre le manteau de vison et les longues griffes de cette grand-mère et le col roulé éclaboussé de jus de dinde de l'autre), mes tantes Liv et Di, accompagnées des copains (Julian et Oscar, respectivement) qu'elles avaient ramassés lors d'une grande excursion pédestre au Costa Rica, et mon oncle Cam et sa femme Gill.

Une fois que tout le monde fut arrivé et que le moindre plat d'accompagnement eut été sorti du four en bon état – Dieu merci! –, il était temps de manger. Je m'assis en face de Cam, dans une chaise pliante Ikea en bois qui me laissait immanquablement de profondes marques rouges sur les cuisses. Et je redoutais toujours que si je m'assoiais trop profondément, la chaise, tel un piège à souris, se replie et me casse en deux. Mon grand-père, que nous appelons « monsieur », prononça le bénédicité – quelque chose comme : « Merci pour la bouffe, ti-Jésus » –, puis nous nous assîmes. C'est alors que ma mère commit une erreur fatale, une erreur qui allait faire de nombreuses victimes, dont la nappe, ma toute nouvelle robe de velours blanche et, à peu de choses près, chacun des plats qu'elle s'était tuée à préparer tout au long de la journée.

« Santé! »

Je cognai mon verre contre ceux de mes deux tantes, avant de m'étirer au-dessus de la table pour me rendre jusqu'au pauvre Cam. L'événement qui s'ensuivit était digne du Sapin à des boules. Je poussai ma tasse de plastique pleine de jus contre le verre rempli de vin rouge de Cam, avec toute l'allégresse et la débilité de l'ivrogne du village, et avant même que je puisse commencer à comprendre ce qui s'était passé, toute la table fut arrosée par l'ouragan Zinfandel.

Le verre de Cam avait éclaté dans sa main, mais heureusement, il ne saignait pas, encore que, comme tout était taché de vin rouge dans un rayon de trois mètres, l'endroit eût des airs de carnage. Vous vous rappelez ce que je disais sur la mèche courte de ma mère durant le temps des Fêtes? Eh bien, sa réaction fut des plus prévisibles : la douche collective était à peine terminée qu'elle m'agrippa pour me placer dans le garde-manger, où rien ne pouvait plus porter atteinte à ma robe de velours (à présent rose). Je pouvais entendre les rires tonitruants émaner de chacun des membres de ma famille, à l'exception, bien entendu, de ma pauvre mère, qui s'affairait à réparer mon dégât en grognant des jurons comme elle respirait.

Nous commandâmes de la pizza, ce soir-là, mon petit accident nous empêchant de déterminer si la teinte rose et rouge de la dinde était due au vin (une thèse que ma mère défendait obstinément) ou à une cuisson insuffisante. À vrai dire, je crois que personne ne se plaignit du nouveau menu. De toute façon, qui aime vraiment les panais rôtis et les tartelettes?

Je suis convaincue que si vous parlez de tout cela à l'un des participants de la soirée, il vous racontera l'histoire en riant, et vous dira à quel point la pizza de fin de soirée a soulagé tout le monde. Sauf ma mère, bien entendu, qui, malgré cette soirée cauchemardesque, insiste pour organiser le souper de Noël chaque année depuis.

MENTION HONORABLE (11e-12e année)

Kendra Maynard

Le fond de mon caractère

Martin Luther King a dit : « Je rêve que mes quatre jeunes enfants vivent un jour dans une nation où ils ne seront pas jugés selon la couleur de leur peau, mais selon le fond de leur caractère. » C'était il y a cinquante ans. Nous avons fait un bon bout de chemin depuis, mais pourquoi sommes-nous toujours aux prises avec le racisme? Pourquoi voit-on seulement ma couleur et non mon caractère?

La première fois que j'ai été victime de racisme, je n'étais même pas née. Ma mère enceinte a failli se faire frapper par un chauffard haineux et raciste alors qu'elle et mon père marchaient vers chez eux un soir. Et les récidives ne se sont pas fait attendre. Mes premières années à l'école ont été gâchées par la ségrégation. Je n'ai pas mis trop de temps à comprendre que j'étais très différente des autres élèves sur le plan de l'apparence comme du traitement reçu. J'ai été agressée physiquement et mentalement par mes propres enseignants. Des camarades ignorants m'ont pointée du doigt en raison de ma peau foncée ou de mes « cheveux bouffants ». Je me suis faite à l'idée que les gens pouvaient me toucher les cheveux sans ma permission, juste par curiosité. Leur curiosité passait avant mon confort et mon droit d'être respectée en tant qu'être humain. L'ignorance peut être très rabaissante : « Tu es jolie, pour une Noire », « Je ne veux pas te vexer, mais tu es noire », « Tes cheveux sont tellement bizarres! Est-ce qu'ils sont vrais? » Pourquoi jolie « pour une Noire »? Pourquoi ne pourrais-je pas être jolie pour ce que je suis plutôt que pour la couleur de ma peau? Pourquoi devrais-je m'effusquer de ce qu'on me traite de Noire? Il n'y a rien d'insultant là-dedans. Mes cheveux ne sont pas bizarres; ils sont uniques et beaux à leur manière. Toutes ces choses m'ont fait sentir minuscule et insignifiante pendant très longtemps.

Le fait d'être traité différemment dès le départ laisse des séquelles, et ce, à un très jeune âge. Dès cinq ans, je souhaitais avoir une peau pâle, des yeux bleus et des cheveux blonds. À douze ans, je détestais chaque partie de mon être. Tout ce que je voulais, c'était m'intégrer, être belle, parce que la seule chose que la société m'avait dite, c'est que comme j'étais noire, je ne pourrais jamais être belle. J'ai tenté de cacher mon ethnicité par mes vêtements et mes amitiés; j'ai même raidi mes belles boucles pour avoir l'air plus caucasienne. Mais malgré tous les efforts que je déployais pour camoufler ma personne, j'étais encore traitée différemment de mes amis à bien des égards. C'est particulièrement difficile pour les mulâtres comme moi. On n'est pas vraiment bien acceptées dans la communauté blanche, et la communauté noire nous étiquette comme « blanchies ». J'ai tellement de chagrin pour toutes les belles petites filles de couleur qui vivent la même chose. Je veux que chacune sache qu'elle est bien, qu'elle est belle, intelligente, et qu'elle peut réussir dans ce monde. Je veux que mes petites sœurs m'admirent et voient en moi une femme fière d'elle. Ainsi, elles grandiront en s'aimant. J'ai le cœur brisé en voyant qu'elles subissent déjà les difficultés externes et internes que j'ai dû traverser.

Aujourd'hui, même si je vis toujours du racisme, je m'aime en dedans comme en dehors. Le sang noir et blanc qui coule dans mes veines symbolise une unité entre les peuples, ce qui est extraordinaire. J'ai fini par accepter que même si l'ignorance ne mourrait peut-être jamais, ma valeur ne provenait pas de l'approbation des autres. Certains éléments de mon passé m'ont blessée. Alors je dois souvent me demander si je suis paranoïaque ou si le truc que je viens de vivre était vraiment du racisme. J'ai peur de la police. Je crains d'avoir de la difficulté à me trouver un emploi à cause de mon apparence qui ne conviendrait pas au monde des affaires. Malgré tout cela, je souhaite vivre le plus normalement possible, et j'encourage les Noirs de partout à faire de même. Tout être humain a le droit de se sentir égal et aimé.

Martin Luther King et moi avons un rêve en commun, même si cinquante ans nous séparent. Oui, nous avons fait un bon bout de chemin, mais nous ne sommes pas arrivés à destination. Je rêve qu'on me voie comme un humain, rien de moins. Je rêve qu'on me traite également et qu'on voie qui je suis, et non ce que je suis. Je rêve que les gens, quelle que soit leur couleur, n'arrêtent jamais de se battre pour la justice.

Legislative
Assembly
of Ontario



Assemblée
législative
de l'Ontario